

L'écrivain et critique d'art Guy Scarpetta a avancé l'hypothèse qu'« on ne peut guère parier sur l'avenir, puisque précisément le grand artiste, toujours, est celui qui n'est pas prévu au programme ». Ce postulat théorise en quelque sorte l'aveuglement qui, régulièrement, nous empêche de distinguer, parmi les artistes-d'aujourd'hui, les grands de demain... Difficulté supplémentaire: le caractère occasionnellement rugueux, parfois franchement difficile, de l'artiste authentique peut décourager même les meilleures volontés des acteurs du milieu. D'où la tentation, fréquente, de considérer qu'un bon artiste est un artiste mort...

Le « mort-vivant » DANIEL POMMEREULLE

Stéphane Corréard

Né en 1968, Stéphane Corréard est, lui, toujours vivant. Tour à tour commissaire d'exposition, critique d'art, galeriste... il est aujourd'hui commissaire artistique du Salon de Montrouge, où émergent, chaque année, les jeunes artistes de demain, et directeur du département « Art contemporain » de la maison de ventes Cornette de Saint-Cyr, où se font les cotes des créateurs plus établis. Sa chronique dans Arts Magazine se situe donc fort logiquement entre ces deux extrêmes.

Mon premier a exposé en 1967 à la galerie Mathias Fels ses « Objets de tentation » dont, à l'entrée, posés sur un guéridon sans protection aucune, une seringue, un garrot, une cuillère et de l'héroïne. Mon deuxième a été un acteur fétiche pour les plus grands réalisateurs de son temps: il a joué dans *La Collectionneuse* (Éric Rohmer), *La Mariée était en noir* (François Truffaut), *Week-end* (Jean-Luc Godard), *Les Idoles* (Marc'O) ou encore *La Cicatrice intérieure* (Philippe Garrel). Mon troisième a placé à l'entrée du centre national d'Art contemporain à Paris, en 1975, un monument d'un genre particulier: un *Toboggan*, doté, en bas et dans le sens de la descente, d'une effrayante et démesurée lame de rasoir. Mon tout est un seul et même

individu, un artiste-météore, ardent, écorché, Daniel Pommereulle, qui a traversé l'époque en impeccable poète saisissant.

« *La guillotine était le miroir de sa solitude politique, et la poésie vécue, sa seule arme, de défense comme d'attaque. Une poésie vécue comme un crépuscule permanent du matin, du côté le plus saignant de la nuit* », ont déclaré au quotidien *Libération* certains de ses compagnons de route, à son décès à l'âge de 66 ans (fin 2003), dans une tribune qui lui était dédiée, ajoutant: « *Nous l'aimions tous* ». Paradoxale déclaration d'affection à un sculpteur dont la violence était le seul sujet, et le tranchant le médium de prédilection. Hameçons, lames de couteau ou de rasoir, barbelés, puis, à partir des années 1980, plaques de verre

ou de marbre fracassées, acier effilé, dont le fil redoutablement affûté tranche le regard, ou les chairs: tout le vocabulaire plastique de Daniel Pommereulle n'est qu'un long cri. Même lorsqu'il s'attaque au papier, c'est à coup de brûlures de cigarettes (série « *Brûlure du ciel* ») ou de pastels incandescents.

Comme beaucoup de garçons de son époque, Daniel Pommereulle est né à la révolte en Algérie. Dès son retour de la guerre, en 1960, il abandonne en effet la peinture. L'académisme pépère qui s'affuble du surnom délicieusement bourgeois d'« école de Paris » ne peut lui inspirer que dégoût et dédain: il se lance dans l'aventure naissante des happenings (avec ses complices Jean-Jacques Lebel, Erró, Tetsumi Kudo...), participe avec ces

derniers et Alain Jouffroy aux Anti-procès, puis à l'exposition fondatrice des Objecteurs, en 1965, aux côtés également de Jean Pierre Raynaud ou Daniel Spoerri.

Certes, l'art de Pommereulle est un cri, mais un « *cri habillé* », pour reprendre l'expression du poète Max Jacob. Car Pommereulle est un sculpteur alchimiste, qui excelle à insulfer intacte cette explosion de révolte dans des formes à la fois pleines d'élégance et de brutalité; un art « *agressif, aberrant, cruel, enthousiaste, libérateur, vital* », comme a pu le décrire le grand conservateur Pontus Hultén. Lui-même se qualifiait parfois de « *metteur en scène d'utopies* », assumant la soif d'absolu qui l'empêchait de vivre de compromis, ou de demi-mesures.

Si le musée national d'Art moderne au centre Pompidou lui a bien dévolu temporairement une petite salle dans les mois qui ont suivi sa disparition, c'est une fois encore à des galeristes que revient l'initiative de redonner à cette œuvre la place éminente qu'elle mérite. Aux côtés de la galerie Di Meo, fidèle soutien de l'artiste, cette double exposition parisienne associe la galerie Christophe Gaillard, qui a déjà tracé une ligne exigeante, très pommereullienne, d'Arnulf Rainer, Pierre Molinier et Tetsumi Kudo jusqu'à Véronique Boudier et Hélène Delprat, et permet enfin de saisir la mesure de l'apport singulier de Daniel Pommereulle à l'histoire de l'art depuis les années 1960.



À VOIR

Galerie Di Meo

Daniel Pommereulle

8 JUIN-28 JUILLET.

www.dimeo.fr

Galerie Christophe Gaillard

Daniel Pommereulle,

mise en danger délibérée

7 JUIN-28 JUILLET 2012.

<http://galeriegaillard.com>

« Brûlées ou tranchantes, les œuvres de Daniel Pommereulle sont exposées dans deux galeries parisiennes.